

Philippe de WAILLY – CES ANIMAUX QUI NOUS GUÉRISSENT ; Editions Alphée, Jean-Paul Bertrand, 2009. (19,90 €)

On remarque tout d'abord que l'avant-propos, rédigé par Gilles LAMBERT, contient une biographie fort intéressante de Philippe de WAILLY, dont il ressort notamment que notre confrère, curieux de tout ce qui concerne les animaux en général, était particulièrement bien placé pour écrire ce livre.

L'ouvrage comprend deux parties. La première est consacrée aux produits d'origine animale utilisés en thérapeutique. Elle commence par une évocation du passé car, « aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, les hommes en quête de guérison ou de soulagement se sont tournés vers les animaux ». On connaît un très ancien papyrus égyptien, ayant valeur d'un véritable traité de pathologie médicale et de pharmacologie, qui propose toute une série de remèdes basés sur des produits animaux.

Les onze chapitres qui composent cette première partie comprennent une longue énumération de remèdes, des plus anciens aux recherches les plus modernes. Les premiers sont de nature très diverse, souvent étonnants, surtout lorsqu'ils proviennent de vieux grimoires de magie : ne citons qu'un seul exemple, celui d'une recette antituberculeuse de l'ancien temps, qui consiste à « faire cuire dans du bon vin un chien de quelques semaines et ajouter de la myrrhe et des légumes ». Il en est toutefois qui ont trouvé tardivement leur justification scientifique : ainsi, « les escargots écrasés appliqués sur les inflammations ou traités en sirop pectoral ont une action bénéfique que la richesse de la bave en hyaluronidase explique parfaitement ». De même, les Asiatiques orientaux considèrent les bois sous velours des cervidés, surtout ceux des cerfs rouges et des sikas, comme excitants et fortifiants ; on en extrait une substance, la pantocrine, dont il a été prouvé qu'elle contenait des quantités importantes d'hormones sexuelles, ce qui n'est nullement le cas de la corne de rhinocéros.

Concernant les recherches les plus modernes, Ph. de WAILLY nous fait comprendre pourquoi la perte de biodiversité en forêt tropicale, qui concerne surtout des insectes, et en milieu marin, hypothèque notre avenir thérapeutique : on réalise à la lecture que les recherches pharmacologiques sur les animaux qui peuplent ces milieux, dont beaucoup d'espèces disparaîtront avant même d'avoir été décrites, sont considérables.

Ce très long inventaire, qu'il est évidemment impossible de résumer ici, concerne pratiquement tout le règne animal. Il a supposé un travail important de la part de l'auteur et illustre clairement l'ampleur de tout ce que l'on a tiré et espère tirer des animaux à des fins thérapeutiques.

Si « nos amies les bêtes (...) nous aident à combattre la maladie et la souffrance à travers les molécules, les peptides, les acides aminés, certains alcaloïdes, les cellules souches etc... (...) leur aide ne se limite pas à cette contribution biochimique. Elle va beaucoup plus loin ». La deuxième partie, qui comprend cinq chapitres, est consacrée au soutien psychologique lié à la simple présence d'un animal de compagnie et à l'attachement réciproque de celui-ci avec son maître, à l'aide au handicap, et à des fonctions étonnantes comme la détection de cancers par les chiens. On sait en effet que les tumeurs produisent des substances organiques volatiles diffusées par l'haleine, la transpiration, l'urine, c'est-à-dire toutes les sécrétions corporelles : les chiens, dont l'odorat est beaucoup plus sensible que le nôtre –jusqu'à mille fois pensent certains- peuvent en détecter certaines et aider au diagnostic précoce du cancer.

Pour l'aide au handicap et les troubles psychiques en général, dont plus personne, en dépit de quelques critiques, ne conteste aujourd'hui l'intérêt des animaux, l'auteur s'est entre

autre référé aux deux journées de la Société d'Ethnozootechnie organisées par Bernard BELIN.

Ce livre se lit très facilement et révèle le rôle essentiel des animaux pour les humains. Il permet de comprendre aussi combien l'homme est dépendant de l'animal, tandis que la réciproque n'est pas vraie. C'est la raison pour laquelle vouloir « libérer l'animal de l'homme », comme le souhaitent certains militants radicaux de la protection animale, procède bien d'un anti-humanisme. Ils ne s'en cachent d'ailleurs pas.

Bernard DENIS